

Mourir rat ou vivre écureuil

Daniel Poliquin, *Le Canon des Gobelins, Hearst, Le Nordir*, 1995, 171 pages

Louis Bélanger

Numéro 84, novembre 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/42059ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bélanger, L. (1995). Compte rendu de [Mourir rat ou vivre écureuil / Daniel Poliquin, *Le Canon des Gobelins, Hearst, Le Nordir*, 1995, 171 pages]. *Liaison*, (84), 35–35.

Mourir rat ou vivre écureuil

De René-Fernand à Yrénée, de servante à belle-mère, de Leon Feinkorb à Leon Corbie, de Sheldon Cohen à Max Lasky, de Chilien à Canadien, les dix nouvelles que compose **Le Canon des Gobelins** de Daniel Poliquin mettent en scène une galerie de personnages qui adoptent la métamorphose comme substrat à la honte d'une origine modeste, à la peur immémoriale du méconnu, à l'étrangeté de l'expérience humaine. Exacerbée par la surabondance télévisuelle, cette conversion au credo de l'avatar sanctionne les écarts à la vraisemblance desquels Poliquin tire des variations sur « cette vérité fondamentale de l'existence : nous n'aimons en réalité que des images d'hommes et de femmes. » (p. 26)

Légende fondatrice de ce discours mensonger, *Pourquoi les écureuils d'Ottawa sont noirs* (que l'auteur a eu l'heureuse idée de rediffuser dans son recueil) raconte les débats orageux d'une assemblée extraordinaire de la république des rats noirs de l'Outaouais. Une question à l'ordre du jour : comment réagir à l'extinction, lente mais infernale, de la race ? À l'étonnement général, Wilfrid, leur leader, propose de se parer des oripeaux de l'écureuil, dans l'espoir de confondre l'œil de l'Autre exterminateur, condescendant, méprisant, c'est selon. Quelques générations devraient suffire à parfaire l'illusion : « Vivre écureuil... Au fond, sans se l'avouer, même les plus purs d'entre eux avaient toujours rêvé d'être autre chose que des rats. » (p. 65) Allégorie stupéfiante d'efficacité littéraire.

La nouvelle éponyme du recueil nous transporte dans l'un de ces cafés de Paris où un homme dans la soixantaine fait part de sa « carrière de Français » dans une université américaine à laquelle il a fait « le coup des diplômes qui ont brûlé pendant la guerre d'Algérie » (p. 32). Doué pour le bonheur, cet ami intime de Sartre médiatise pendant trente ans le redoutable pouvoir de la croyance sur l'authenticité. Lâche, ce vieux faussaire de l'enseignement ou, au contraire, animé d'un sens moral inédit ? Si on s'en

tient au cinquième conseil général sur *L'Art avunculaire en trente-neuf leçons*, véritable traité sur l'imposture opportune : « Faire damner les enfants, si on le fait bien, c'est les aimer » (p. 42), la question demeure entière.

Plusieurs nouvelles prêtent une voix attentive au récit d'une narratrice anonyme dont les apprentissages, de l'enfance à l'âge adulte, témoignent de l'affranchissement d'une culture aux accents passéistes que son péché originel, son culte de la misère et sa dévotion aux martyrs rendent progressivement inopérante. En fin de périple, cette Québécoise d'origine, qui « avai[t] toujours rêvé de vivre en Ontario », (p. 66) projette dans la naissance de sa seconde fille l'exorcisme de ces forces oppressives : « Tu apprendras le respect d'autrui et le courage de se dire la vérité à soi. Tu parleras ma langue, et uniquement ma langue, jusqu'au jour où tu seras prête à apprendre celle de tes voisins, et plus tard, celle de ton père. » (p. 170) De ce père chilien, *Avoir su* nous apprend qu'elle a eu une première enfant assassinée qui, de l'au-delà et avec une lucidité rappelant l'univers romanesque des adolescents de Réjean Ducharme, prépare son retour : « La prochaine fois que je serai en vie, je tâcherai de faire mieux [...] J'ai des projets, des idées, et plus de regrets. J'ai hâte à ma vie après la mort. » (p. 131)

Dans un monde où l'on distingue de moins en moins le perçu du vrai, Daniel Poliquin donne la parole à ces êtres qui convertissent d'apparentes insuffisances culturelles en actes de communion avec l'alter ego. La sympathie, voire la tendresse, de l'auteur pour ces autodidactes, « ignorants sans diplômes », cette athée plongée en terre catholique, cet assisté social amant d'opéra ou ce nouvel arrivant au pays suggère l'érosion d'une mauvaise con-

science endémique et l'émergence d'une identité ouverte sur la différence. Jumelée à l'éclectisme du genre de la nouvelle, l'importance symbolique de la traduction dans **Le Canon des Gobelins** pourrait tenir à sa fonction unificatrice des langages.

La voix singulière de Poliquin prend à partie les préjugés, les faux-semblants, les croyances issus d'un sens moral dont les personnages du **Canon des Gobelins** contestent l'hégémonie. Hétérogène dans son essence, l'ironie de la métamorphose découvre les paradoxes de normes culturelles



tombées en désuétude ou, du moins, sujettes à révision. *Anonyme nue* en incarne l'éloquente nécessité : « J'ai également cessé de croire qu'il existe des bâtards culturels parce que ce serait supposer qu'il existe aussi des races supérieures et des races inférieures. J'ai trop vécu pour le savoir. » (p. 165) Allons savoir.

LOUIS BÉLANGER
UNIVERSITÉ DU N.-B.